

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le château des Apennins ou le fantôme vivant

Pixérécourt, René-Charles Guilbert de

Paris, [1799]

Acte III.

urn:nbn:de:hbz:5:1-17647

SCENE V.

MONTONI, MORANO, PLUSIEURS OFFICIERS, QUELQUES
DOMESTIQUES portant des flambeaux.

MONTONI, à Morano fondant sur lui l'épée à la main.

Lâche, reçois la justice qui t'est due. (*Les officiers veulent s'élancer sur Morano, Montoni les retient.*) Arrêtez! je me réserve le soin de le punir.

Il s'engage un combat très-opiniâtre entre Montoni et Morano; enfin l'avantage se décide pour le premier, et Morano tombe sans connoissance.

MONTONI. (*On emporte Morano.*)

Qu'on l'emmène hors du château; et nous signors, (*en parlant à ses officiers*) allons achever de soumettre les partisans de ce traître. Je remets à un autre moment le soin d'éclaircir comment tout ceci s'est passé.

Il sort fièrement suivi de ses officiers.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour du château remplie de ruines et de décombres, parmi lesquelles se trouvent des sapins, ciprès et mélèzes; dans le fond, le portail et les restes d'une chapelle gothique; à gauche, une vieille tour, au-devant de laquelle est un escalier à demi ruiné; à droite, dans le fond, une porte grillée qui conduit au pont-levis; en avant, du même côté, un vieux bâtiment. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

CESARIO, sortant du vieux bâtiment.

Je n'entends plus rien, et le comte ne paroît pas!... Serait-il tombé sous les coups de Montoni? Dans ce cas, tout espoir de fortune seroit évanoui pour moi. Que seroit-ce donc si je n'avois su m'évader à tems? Il m'eût fallu soutenir les

regards terribles du duc, et subir un interrogatoire auquel je n'échapperai point peut-être... Comment lui faire croire que le comte prisonnier et commis à ma garde, ait pu se trouver un moment après dans l'appartement reculé où sa nièce a été conduite par son ordre, sans que j'aie favorisé son évasion et partagé ses desseins?... Mais, que dis-je?... cet événement qui m'accuse, et semble devoir causer ma perte, je puis le tourner contre Ludovico; en effet, les passages dérobés qui m'ont conduit à cet appartement, et qui communiquent dans tout le château, à travers l'épaisseur des murs, sont inconnus à Montoni; ils avoient été découverts par mon prédécesseur, qui m'en confia le secret avant sa mort; Ludovico avoit seul une clef de cette chambre, il est donc clair que lui seul peut être coupable de trahison, ainsi je puis l'accuser avec succès; mais pour donner plus de poids à cette assertion, et dissiper entièrement les soupçons de Montoni, en lui donnant des preuves certains de mon zèle, je vais épier scrupuleusement les démarches de sa nièce, et de cette Anha, que je brûle d'avoir en ma puissance, peut-être avant peu.... Quelqu'un s'approche!... de la prudence.

S C E N E I I.

MORANO, *enveloppé dans son manteau*, CESARIO.

CESARIO.

Qui va là?

MORANO.

Est-ce toi, Césario?

CESARIO.

Oui, seigneur. Comment avez-vous pu échapper à la colère de Montoni?

MORANO.

Il vient de se livrer entre nous un combat très-vif, dans lequel, soit que l'adresse ou le sang-froid l'aient servi mieux que moi, tout l'avantage se decidoit pour lui; alors, me sentant vigoureusement pressé, j'ai feint d'être mortellement atteint et de tomber sans connoissance; le duc m'a cru mort, il a ordonné qu'on me transportât sur-le-champ hors

du château. Quelques-uns de mes partisans que j'avois reconnus parmi les gens de sa suite, se sont chargés de ce soin et m'ont bientôt remis en liberté.

CESARIO.

Je ne desirois rien tant que la conservation de vos jours ; car, je pense, seigneur, que vous n'imputerez point à un manque de fidélité de ma part, ce qui vient de se passer, et que ce fâcheux contre-tems n'altérera point la confiance dont vous m'honorez.

MORANO.

Au contraire, je ne puis que louer ta prudence ; en demeurant avec moi, tu te perdois sans me servir, et tu t'enlevois désormais les moyens de m'être utile.

CESARIO.

Mais que pensez-vous, seigneur, du personnage mystérieux qui est venu si brusquement troubler nos projets ?

MORANO.

Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Quant à moi, je ne songe plus qu'à me venger.

CESARIO.

Que pouvez-vous à présent dans ces lieux où Montoni ne craint plus de rivaux, et va exercer plus que jamais un pouvoir despotique ?

MORANO.

Je ne prétends point y demeurer plus long-tems ; dans une heure je serai déjà loin d'Udolphé, et demain, je cours à Venise, solliciter du sénat, la faveur de commander moi-même les troupes destinées à attaquer Montoni. Avant huit jours ces murs seront témoins de ma vengeance et de mon triomphe. Cependant, soutiens toujours l'espoir de mes partisans ; surtout, surveille exactement les démarches d'Emilie, c'est à toi seul que je m'en remets du soin de la conserver ; songe que c'est à la possession de ses biens que j'attache le plus grand prix. Si je la trouve à mon retour, mille sequins et la maison d'Anna seront ta récompense.

CESARIO.

Je n'avois pas besoin de ce double motif pour vous servir, seigneur, vous connoissez mon attachement ? ...

MORANO, lui donnant une bourse.

Voilà pour l'augmenter. Viens m'ouvrir les portes du château, et songe à exécuter ponctuellement mes ordres.

CESARIO.

Suivez-moi, seigneur.

(Césario conduit Morano par la grille qui est à droite, dans le fond.)

S C E N E I I I.

EMILIE, ANNA, paroissant du côté opposé.

ANNA, portant une lanterne sourde.

Cet entêtement nous sera funeste, signora, vous le verrez. Quelle imprudence ! deux femmes seules, parcourir, à l'heure qu'il est, un château ruiné, où tout dort, excepté les lutins et les revenans.

EMILIE, sans l'écouter.

Nous voici, je crois, dans les ruines de la chapelle?...

ANNA.

Hélas ! je le crois de même. Malgré le vif attachement que je vous porte, je voudrois pour beaucoup, ne m'être point engagée dans cette périlleuse recherche.

EMILIE.

Tu es folle.

ANNA.

Plût à dieu !

EMILIE.

Que l'air est humide et froid dans ces cours !

ANNA.

Vraiment, je vous l'avois bien dit ; croyez-moi, signora, retournons à votre appartement, votre santé pourroit être altérée....

EMILIE.

Non, je suis décidée à éclaircir le mystère caché sous ce rendez-vous ; c'est à minuit, m'a-t-on dit...

ANNA, à part.

Justement, à l'heure où l'on voit les apparitions !

(On entend sonner l'horloge du château.)

Ah ! mon dieu ! pourvu que ce ne soit pas...

EMILIE.

Paix ! (Elles écoutent toutes deux.)

SCENE IV.

LES MEMES, CESARIO.

CESARIO (*Il rentre par la grille, et paroît surpris de voir des femmes. Il approche doucement et les reconnoît.*)

Emilie! Anna! que peuvent-elles faire à cette heure dans ces lieux écartés?... Si je pouvois m'en emparer, sous prétexte d'exécuter les ordres de Montoni... Sans doute... l'occasion est excellente; hâtons-nous d'en profiter.

(*Il rentre dans le vieux bâtiment de droite.*)

SCENE V.

EMILIE, ANNA.

(*L'horloge a sonné minuit.*)

EMILIE.

Minuit!

ANNA, avec effroi.

Minuit! c'est fait de nous! (*Elle tombe sur une pierre. On entend préluder sur un luth dans la tour de gauche.*)

EMILIE.

Qu'entends-je?

ANNA.

Fuyons, signora, il n'y a rien à gagner ici.

EMILIE.

Ecoutons.

(*Une voix venant de la même tour, chante la romance suivante, elle est accompagnée du luth.*)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'un calme heureux tout ressent la douceur;
L'air est serein, la nature est tranquille;
Un long silence habite cet asyle;
Mais le repos a fui loin de mon cœur.

EMILIE.

Anna!

ANNA.

Signora?

EMILIE.

Reconnois-tu cette voix?

D R A M E.

39

A N N A.

Dieu m'en préserve !

DEUXIEME COUPLET.

Echos plaintifs, qui répétez mes chants ,
Tristes témoins de ma mélancolie ,
Portez aux lieux où repose Emilie,
De son ami, les douloureux accens.

E M I L I E.

Je n'en saurois douter.... C'est Alfred! c'est mon amant!

A N N A.

Y songez-vous, signora? Alfred dans ce château?

E M I L I E, *douloureusement.*

Et prisonnier sans doute! (*Elle appelle.*) Alfred! Alfred!
est-ce vous?

S C E N E V I.

EMILIE, ANNA, ALFRED, *dans la tour près
de la croisée.*

A L F R E D.

Oh ma chère Emilie!

E M I L I E.

Comment vous trouvez-vous dans cet affreux séjour?

A L F R E D.

Parlez bas. Le logement du concierge est au bout de la
cour... on pourroit nous entendre.

E M I L I E.

Cet escalier peut me conduire jusqu'à vous.

A N N A.

N'y montez pas, signora; il vous arrivera quelque malheur.

E M I L I E.

L'amour ne connoît point d'obstacles. (*Elle va pour
monter l'escalier, lorsqu'on entend du bruit.*)

A N N A.

Quelqu'un vient de ce côté...

E M I L I E.

Paix!

SCENE VII.

LES MEMES, LUDOVICO.

LUDOVICO, *dans le fond et à demi-voix.*
Signora! signora!

ANNA, *bas à Emilie.*
C'est la voix de Ludovico, je crois?

LUDOVICO, *de même.*
Signora!

EMILIE.
(*A Anna.*) C'est lui. (*haut.*) Que voulez-vous, Ludovico?

LUDOVICO *accourant.*
Quelle imprudence! vous vous perdez, signora.

ANNA, *d'un ton pleureur.*
Là!.. je vous l'avois bien dit.

LUDOVICO.
Montoni vient d'aller à votre appartement pour apprendre de vous par quel moyen le comte a pu s'introduire dans la chambre de Laurentina; il est furieux de ne vous avoir pas trouvée et ne doute pas que Morano ne vous ait fait enlever. Tout est en rumeur dans le château; il a ordonné qu'on fit à l'instant les plus exactes perquisitions. Fuyez promptement et tâchez de regagner votre appartement sans être apperçue.

ANNA.
Pour moi, je ne demande pas mieux; vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, monsieur Ludovico?

ALFRED.
Vous me quittez, Emilie?

EMILIE.
Il le faut bien.

LUDOVICO.
Vous n'avez pas de tems à perdre.

ALFRED.
Ah! du moins, que je puisse baiser encore cette main qui me fut promise!... c'est pour la dernière fois peut-être...

EMILIE.
Chassez cette horrible idée.

ALFRED.
Me refuserez-vous une faveur si chère?....

(*Emilie va pour monter l'escalier. Ludovico l'arrête.*)

D R A M E.

41

L U D O V I C O.

Prenez-y garde, signora; cet escalier est tout-à-fait ruiné...

A L F R E D.

Emilie!...

L U D O V I C O, *retenant toujours Emilie.*

Ne vous exposez pas, je vous en prie.

Emilie lui échappe et monte rapidement l'escalier; quand elle est arrivée presque au haut, les marches qui sont au dessous d'elle s'écroulent et elle n'a que le tems de saisir la rampe à laquelle elle reste suspendue.

E M I L I E.

Dieu!

A L F R E D.

O ciel!

A N N A.

Nous sommes perdues?

L U D O V I C O.

Quel malheur!

On entend un son de trompe, en signe d'alarme dans l'intérieur du bâtiment de droite,

A N N A.

Qu'entends-je!

L U D O V I C O.

C'est Montoni sans doute qui vient de ce côté.

E M I L I E.

Mon oncle!

A N N A.

Que devenir?

A L F R E D.

Que faire?

(Ludovico va jusqu'à la porte du vieux bâtiment, Il écoute un moment, puis revient avec précipitation.)

L U D O V I C O.

On vient... *(à Anna.)* Cachez-vous. *(Il éteint la lanterne qu'Anna a posée sur une pierre.)* Silence.

A L F R E D.

Grand Dieu! protège-les.

Ludovico se cache sous une des voûtes de l'escalier, et Anna parmi les ruines qui sont au milieu, mais tous deux de manière à être vus du public.

SCENE VIII.

LES MEMES, CESARIO, CONDOTTIERI.

(Une patrouille conduite par Césario sort du vieux bâtiment.)

CESARIO, à part

Elles ne sauroient m'échapper! cherchons.

La patrouille parcourt les ruines ; quand elle a passé l'escalier, Anna quitte vivement sa place et vient se placer sur le devant, Ludovico se relève et examine tout en recommandant le plus grand silence ; enfin la patrouille s'éloigne et on la perd de vue à travers les ruines de la chapelle.

SCENE IX.

EMILIE, LUDOVICO, ANNA, ALFRED.
dans la tour.

ANNA, à Ludovico.

Sont-ils bien loin ?

LUDOVICO.

Oui.

ANNA.

Je suis morte de peur.

LUDOVICO, à Emilie.

Nous avons échappé à la vigilance de Césario, mais comment vous délivrer du péril où vous êtes ?

ALFRED, à Ludovico.

Brave homme, sauvez mon Emilie... et ma reconnoissance..

LUDOVICO.

Toujours de la reconnoissance!... comme si mon cœur ne me parloit pas avant tout!....

A N N A.

Dépêchez-vous, monsieur Ludovico. Il me semble que la lumière se rapproche de ces lieux.

L U D O V I C O.

Attendez.. il me vient.... oui... oui... allons... un moment de patience. (*Il approche quelques pierres sur lesquelles il monte ; puis s'élevant sur les pieds, il présente ses épaules à Emilie et se baisse par degrés, pour la descendre à terre. Pendant ce tems, Anna écoute et observe.*)

A N N A.

Les voilà qui reviennent !

En effet Césario et la pa'rouille reparoissent par la grille traversent le fond et sortent par la gauche. Emilie et Ludovico restent immobiles et Anna se cache derrière les ruines en observant ce qui se passe dans le fond.

Ils sont partis !...

Ludovico descend doucement Emilie jusqu'à terre, elle l'embrasse ainsi qu'Anna ; et tous trois se jettent à genoux pour remercier le ciel.

L U D O V I C O.

Sortons promptement de ces lieux. (*à Anna*) Pendant que je vais conduire votre maitresse à son appartement, par la grande terrasse et la galerie du nord ; vous, Anna, tâchez de gagner l'office, et vous direz au vieux Carlos que la signora s'étant trouvée indisposée, vous êtes allées prendre l'air sur la terrasse ; puis, vous le prierez de vous donner quelques restaurants, et vous viendrez nous rejoindre par l'escalier de marbre.

A N N A.

Y pensez-vous, monsieur Ludovico ? après tout ce qui m'est arrivé cette nuit, que je parcoure encore seule ce vilain château ?

L U D O V I C O.

Songez au service important que vous rendez à votre maitresse, puisque par-là vous lui évitez avec Montoni une explication qui ne peut qu'être fâcheuse.

E M I L I E.

Je t'en prie, Anna.

A N N A.

Comment vous refuser, puisque vous m'en priez ?.... j'aurai cependant bien peur.

44 LE CHATEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Allons, un peu de courage. Partons.

ALFRED.

Adieu, mon Emilie. Brave homme, veille sur elle.

LUDOVICO.

Comptez sur mes soins.

EMILIE.

Adieu, cher Alfred.

LUDOVICO.

Vous vous reverrez!... et bientôt, peut-être.

ALFRED.

Adieu... tout ce j'ai de plus cher.

(Alfred se retire de la croisée, Ludovico conduit Emilie, tous deux sortent par les ruines du fond; quand Anna les a perdus de vue, elle va pour sortir par la gauche, mais elle aperçoit Césario, et revient précipitamment au-devant de la scène.)

SCENE X.

ANNA, CESARIO, CONDOTTIERI.

ANNA, avec le plus grand effroi.

Je suis perdue!... Voilà encore ce maudit concierge.

(Césario et sa suite reparoissent, et après avoir fait plusieurs tours, reviennent passer devant l'escalier dont la démolition les frappe; Anna s'est cachée sous la voûte, et ne tarde point à être découverte par Césario qui la tire brusquement à lui.)

CESARIO.

Que faites-vous dans ces lieux à cette heure, malgré la défense de Montoni.

ANNA, à part.

Je ne sais que lui dire!

CESARIO, à part.

Enfin, je la tiens. (haut.) Eh bien?

ANNA.

Je vous en prie, monsieur Césario, laissez-moi rejoindre ma maîtresse.

C E S A R I O.

Mon devoir s'y oppose. (*à part.*) Qu'elle est intéressante!

A N N A.

Laissez-vous toucher.

C E S A R I O.

Ma responsabilité ne me permet pas de rien faire pour vous ; les ordres sont positifs ; je dois vous garder jusqu'au jour, et vous conduire à Montoni qui saura bien vous forcer à répondre.

A N N A, *à part.*

Oh ! mon dieu ! si Ludovico étoit ici !

C E S A R I O, *à part.*

Toujours Ludovico !... ce nom accroît encore ma rage !...

A N N A.

Il est impossible que je m'échappe, vous le savez. Ainsi, laissez moi retourner chez de ma maîtresse, et demain je me présenterai au signor quand il l'exigera.

C E S A R I O, *à part.*

Je m'en garderai bien. (*haut.*) Cela ne se peut pas. Rentrons.

A N N A.

Où me conduisez-vous ?

C E S A R I O.

Suivez-moi.

A N N A.

Non.

C E S A R I O.

Oh ! que de résistance !

(*Il la relève avec force et veut l'entraîner ; elle tombe à genoux et fait tous ses efforts pour le fléchir, ainsi que les soldats qui l'accompagnent ; mais ils sont tous insensibles, et l'entraînent avec violence dans le bâtiment de droite.*)

F I N D U T R O I S I È M E A C T E.

A C T E I V.

Le théâtre est divisé en trois parties ; la gauche représente une espèce de guichet qui sert de chambre au geolier, et dans lequel on remarque quelques meubles grossiers ; la porte est au fond ; à gauche, est une petite fenêtre ronde et assez élevée. Une lampe est suspendue à la voûte.

La partie droite représente un cachot sombre qui communique par une porte à la chambre du geolier ; dans le fond est une porte secrète en pierre, et pratiquée dans le mur.

La troisième partie qui règne au dessus des deux autres, représente un bois très-couvert qui s'étend jusqu'aux portes d'Udolphe dont on voit les murs ; cette partie est éclairée par la lune.

S C E N E P R E M I E R E.

A L F R E D, entrant par la porte secrète.

O bonheur ! j'ai revu mon Emilie, et je l'ai revue fidelle à ses sermens ! Combien je bénis le hasard qui, en me faisant découvrir cette issue secrète, m'a procuré le moyen de pénétrer dans l'intérieur du château, et de soustraire Emilie aux entreprises funestes de Morano ! sans cette heureuse témérité, elle m'étoit ravie peut-être pour toujours ! Ah ! depuis près de deux mois que le sort de la guerre m'a fait tomber aux mains de Montoni, voilà le seul moment de plaisir qui soit venu ranimer mon cœur... mais je mesens renaître à l'espérance. Oncle barbare ! je saurai la délivrer de l'horrible oppression où elle gémit, et si le sénat tarde encore à punir ton audace et tes crimes, les moyens que je viens d'employer avec tant de succès, je pourrai les tenter de nouveau pour fuir cet odieux séjour, et délivrer mon amante... Je sens mes yeux s'appesantir... Espérons qu'un sommeil doux et paisible viendra rafraîchir mes sens... Songes légers, offrez-moi l'image d'Emilie, et si je cesse un instant de m'occuper d'elle, que ce soit pour y rêver encore. (*Il s'endort.*)